Noémi Fablet récompensée pour ses recherches sur la mémoire les massacres ouvriers en Amérique latine (https://nouvelles.univ-rennes2.fr/article/noemi-fablet-recompensee-pour-ses-recherches-sur-memoire-massacres-ouvriers-amerique-latine)



Noémi Fablet. Crédit : Carolina García

Comment en êtes-vous venue à vous pencher sur les massacres de travailleurs au Chili et en Colombie ?

Pour mon mémoire en histoire contemporaine, je m'étais déjà intéressée à ce qu'il reste d'un passé glorieux et tragique à la fois, aux luttes (porteuses d'espoir) et aux défaites, et à la manière dont on se souvient de ces événements, dont on les commémore et dont on les transmet aux autres. La question des mémoires me fascinait déjà : comment est-ce que le passé se métamorphose au fil du temps, laisse des séquelles et aussi des trésors d'une génération à l'autre.

Mais le terrain était tout autre : mon enquête portait sur les descendantes et descendants de réfugiées et réfugiés espagnols à Rennes. J'ai travaillé avec une association locale, j'ai fait des entretiens avec des enfants et petits-enfants de réfugiés, puis fouillé aussi dans la presse locale pour chercher des traces des commémorations. Tout ça depuis Rennes.

Puis très vite, j'ai été très attirée par l'Amérique latine. Une fois le master terminé, j'y ai voyagé, j'y ai consolidé des amitiés et eu envie de porter mes recherches sur les deux pays que je connaissais déjà (et que j'aimais), le Chili et la Colombie, en m'intéressant à des "événements" tragiques/glorieux. Sans doute influencée par les violences policières de 2016 (mouvement social contre la loi travail), j'ai décidé de m'intéresser aux violences d'État contre les travailleuses et travailleurs, en prenant pour point de départ deux massacres ouvriers qui sont encore vigoureusement commémorés aujourd'hui, alors qu'ils ont eu lieu il y a cent ans : le massacre de l'école Santa María au Chili (1907) et le massacre des bananeraies en Colombie (1928).

Dans les deux cas, l'armée reçoit l'ordre de tirer sur une foule de grévistes, et utilise des mitrailleuses, des armes de guerre donc, pour en finir avec un conflit social ; face aux soldats, les grévistes, elles et eux, ne sont pas armés. Dans les deux cas, on ne sait pas combien il y a eu de victimes (9 ou 3000 ?) ; dans les deux cas, dans les années 1960, une œuvre d'art (*La Cantata popular* de Santa María, et le roman *Cent ans de solitude*) est venu donner une résonance particulière à chaque épisode et a en quelque sorte réactivé leur souvenir.

En quoi a consisté votre projet de thèse, sous la direction de Jimena Obregón, intitulée *Se souvenir des massacres de travailleurs au Chili et en Colombie (début du XX^{e} siècle – temps présent)* ? Qu'avez-vous découvert, à partir de quelles sources ?

L'idée était de proposer une histoire comparée du souvenir à partir de deux faits relativement similaires. La comparaison, sans effacer les singularités de chaque cas, visait à mettre en évidence les mécanismes mémoriels sur la longue durée (début du XX^{e} siècle jusqu'à aujourd'hui). Quand se souvient-on, comment, qui réactive le passé, dans quels buts ?

Je pensais au départ que le massacre colombien avait été balayé alors que le massacre chilien avait été très tôt intégré à l'identité ouvrière, mais les sources m'ont permis de nuancer cette hypothèse. Dans les deux cas, et même si en Colombie, le souvenir a été nettement moins matérialisé, il s'est perpétué : les sources mettent en évidence une volonté commune de se souvenir, qui oscille en intensité selon des temporalités semblables (des "régimes de mémoire").

En ce qui concerne le corpus constitué, j'ai réalisé un travail classique aux archives, principalement dans les hémérothèques (où est archivée la presse), en quête d'éléments sur les commémorations (passé en revue les journaux locaux, nationaux et ouvriers à chaque date anniversaire et autour, depuis 1907 jusqu'à aujourd'hui). Je l'ai complété en ajoutant les témoignages écrits, puis en rencontrant des acteurs de mémoire (militantes, militants, descendantes et descendants de témoins…) à Iquique et Ciénaga, les deux villes où ont eu lieu les massacres. J'ai aussi participé à des commémorations sur place qui m'ont permis de mieux comprendre ce qui se joue lors de ces cérémonies, de mieux percevoir les dynamiques à l'œuvre et aussi les tensions : un travail d'ethnographe en somme. Enfin, pour l'époque plus récente, j'ai eu recours à ce qu'on appelle les sources nativement numériques : blogs, publications sur les réseaux, etc.

Que va vous permettre ce Prix de thèse de l'Institut des Amériques ?

Cette distinction fait très plaisir ! Elle va me permettre de transformer ma thèse (un gros pavé de 750 pages) en un livre plus accessible, qui sera édité aux Presses Universitaires de Rennes. Mais cette adaptation du manuscrit représente aussi une tâche immense que je dois réaliser en plus de mon travail, car je suis désormais professeure d'espagnol en collège. Non, cette distinction ne me garantit pas un poste à l'université, car les places sont chères et nous sommes nombreuses et nombreux à y prétendre. Mais je suis heureuse

que mon travail puisse être connu. J'aimerais surtout qu'il puisse être traduit et publié en Colombie et au Chili. C'est la prochaine étape !